Ami du Clergé du 22-29 juillet 1948

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XX. *13e Dimanche après la Pentecôte* (Fête de l'Assomption) : L'étoile raconte la gloire du Seigneur, 209 ; — XXI. *14e Dimanche* (Fête du Cœur-Immaculé de Marie) : Témoins des victoires du Seigneur, 211.

Plans d'instructions sur le Credo. — XVII. La chute originelle, 213 ; — XVIII. Je crois en Jésus-Christ, son Fils unique, 214.

Entretiens sur l'Action catholique. — XXIV. La spécialisation, 216.

La Sanctification de la journée. — XVII. *Les Exercices de piété* (suite) : La visite au St-Sacrement. 1. Les motifs, 218 ; — XVIII. 2. La méthode, 219.

Panégyrique de la Bienh. Jeanne Delanoue. — La dignité des pauvres dans l'Eglise *(Discours de S. S. Pie XII)*, 221.

Causeries liturgiques. — XIX. *Les fêtes secondaires de J.-C. après la Pentecôte :* I. Le Cœur eucharistique, 223 ; — II. Fête du Précieux-Sang et de la Transfiguration, 223.

Sylva rerum..., 224.

DOMINICALES LITURGIQUES

XX

13e Dimanche après la Pentecôte

Fête de l'Assomption de la B. V. M.

L'ÉTOILE RACONTE LA GLOIRE DU SEIGNEUR

Mes frères,

15 août 1638. Le roi de France Louis XIII consacre son royaume à la Reine du Ciel et de l'univers.

Célébrer cet événement tous les cent ans seulement serait méconnaître sa grandeur et tant de faveurs célestes reçues depuis, qui attestent que la France demeure le Royaume de Marie. Aussi, à la procession traditionnelle, votre présence, votre ferveur et vos chants solliciteront de Notre-Dame, Notre-Dame de France, que, dans le présent et l'avenir, la douce lumière de l'Etoile immortelle guide, comme dans le passé, la route et la bienfaisante mission de la nation française. Mais la nation est faite de familles et d'individus. Que chaque famille, que chaque chrétien regarde l'Etoile et nous serons sauvés... et le monde avec nous ! « Dieu tout-puissant et éternel, supplie l'Eglise en ce 13e dimanche, faites grandir en nous la foi, l'espérance et la charité », les trois vertus qui nous unissent directement à Dieu.

Or, dit Bossuet, « Dieu ayant une fois voulu nous donner J.-C. par la Sainte Vierge, cet ordre ne change plus... Il est et sera toujours véritable qu'ayant reçu par elle une fois le principe universel de la grâce, nous en recevions encore, par son entremise, les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne. Sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans l'Incarnation qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations qui n'en sont que des dépendances ».

« Tout ce qu'il y a en nous d'espérance, de grâce, de salut, sachez que tout vient par Elle » dit saint Bernard. *Si quid spes, si quid gratiæ, si quid salutis in nobis est, ab ea noveritis redundare.*

Ce que la liturgie, vous l'avez remarqué, exprime de façon admirable à chaque fête de Marie : « Il est digne, juste, équitable et salutaire de vous louer, de vous bénir et de vous célébrer, Seigneur, en l'Assomption de la B. V. Marie ...qui a conçu votre Fils unique du Saint-Esprit et qui, en gardant la gloire de la virginité, a donné au monde la Lumière éternelle, J.-C. Notre-Seigneur ».

Dans le cadre de nos « Dominicales », je veux essayer de vous montrer en Notre-Dame le modèle admirable — et imitable aussi — de notre adoration et de notre amour.

I. — *Le plus glorieux des Astres du ciel éternel*

Vous avez conscience d'être des gens raisonnables. C'est la lumière de la raison, éclairée par la foi, qui dirige votre vie. Embarqués sur l'océan du temps, traversant des tempêtes et parfois des brumes épaisses, vous savez où vous allez... Le but de votre voyage, c'est l'Eternité.

Tant de fois vous chantez aux offices funèbres : *Requiem æternam... et lux perpetua luceat eis,* que la perspective de la mort, loin de vous effrayer doit vous réjouir, car elle n'est qu'un passage rapide à ce que vous appelez une vie meilleure et qui, en réalité, est la vie du bonheur le plus parfait, le plus total, le plus complet, dépassant toutes les possibilités de notre cœur et de notre imagination. *Torrente voluptatis tuæ potabis eos.*

Ne vous effrayez donc pas, chrétiens, travailleurs habitués à une vie de labeur continuel et de dévouement à votre famille, de cette apparente inaction à laquelle vous seriez obligés au séjour éternel. Vous envisagez facilement la lumière éternelle, puisque, le soleil matériel ayant disparu, il n'y a plus de nuit... et d'ailleurs, ce sont les âmes qui jouissent de cette lumière éternelle. Mais, le repos éternel lui-même est de nature à enflammer votre espérance et à réjouir votre cœur.

De quoi s'agit-il ? Le ciel est « un état de bonheur parfait par la jouissance du bien souverain qui est Dieu ». C'est la cité de la paix. *Beata pacis visio.*

« S'étant déchargée une bonne fois du fardeau de la chair, écrit S. Bernard *(In Cant.* XXXII), l'âme s'envole, portée sur les ailes de ses désirs, libre désormais de courir dans le champ de l'amour divin et de suivre son Bien-Aimé partout où il va. C'est là vraiment qu'on trouve le repos. Dieu qui est la tranquillité, la donne à toutes choses. Le contempler dans la paix, c'est goûter soi-même la paix. On dirait qu'il est comme un roi, lequel, après une journée consacrée aux affaires litigieuses du dehors, la nuit venue se retire dans son palais, entre en son appartement avec peu de gens, ceux qu'il daigne admettre en son intimité, en sa familiarité. Il se repose alors avec d'autant plus de sûreté qu'il est plus retiré, avec d'autant plus de sérénité qu'il n'a sous ses yeux que des visages aimés. »

Les amis, les saints, les purs se reposent alors dans l'intimité du Roi. Le Père admet ses enfants à sa table... et cette intimité en famille est bien la grande joie du ciel. Le Père a bien des enfants ; ils sont innombrables ; mais son Amour étant infini, « chacun en a sa part et tous l'ont tout entier »,

La mort est donc la porte bénie de la Vie. « Ce n'est qu'un au-revoir, m. f. Ce n'est qu'un au-revoir. Dans la maison du Père, nous allons nous revoir... »

Mais notre admirable religion catholique, la seule qui nous donne l'authentique message de Dieu, nous révèle que, dans cette maison de famille, nous avons aussi une Mère, la Mère bénie entre toutes les mères, celle à qui nous fûmes consacrés le jour du baptême, aussitôt après notre admission par adoption dans la famille divine. C'est à toute la famille humaine que s'adressait, en la personne de S. Jean, le testament de Jésus mourant : « *Voilà ta mère* ». Et la Mère douloureuse nous adoptait comme ses enfants. « *Voilà tes fils.* »

Devenue la Mère glorieuse par une Assomption unique dans l'histoire qui l'a placée en corps et en âme dans la gloire, la B. V. Marie possède évidemment un plan qui correspond à son rôle éminent dans le rachat de l'humanité. C'est assurément la première. Unie si parfaitement à la pensée, à l'action, au sacrifice de son Fils qu'elle lui fut associée jusqu'à la Croix et la Résurrection et l'Ascension, jusqu'à la Pentecôte et aux premiers pas de l'Eglise naissante, elle poursuit au ciel sa vie unie à la pensée, à l'action, au sacrifice éternel de l'Agneau. Et de même que, au Calvaire, elle est devenue la Reine des Martyrs, au ciel, elle est la Reine des Anges et de tous les Saints, parce qu'il n'est pas une créature qui ait reçu une grâce comparable à la sienne et qui ait répondu avec autant d'amour et de générosité à l'amour de son Seigneur. Elle a choisi la meilleure part...

Son ciel est, par conséquent, l'acte d'amour le plus intense, le plus parfait qui soit. Parce que l'amour du Dieu infiniment bon ne peut qu'être en même temps l'adoration du Dieu infiniment grand et puissant, la vie céleste de Notre-Dame répond pleinement à l'idéal que proposait Jésus à la Samaritaine : Il faut adorer Dieu en esprit et en vérité.

« Le mystère de l'Assomption, qu'est-il, sinon un mystère d'adoration ? écrivait, vers 1850, Mère Eugénie Milleret, fondatrice de la Congrégation de l'Assomption. En quittant la terre et en s'élevant au ciel, la Sainte Vierge va rendre à Dieu un honneur souverain... S'il y a jamais eu une adoratrice en esprit et en vérité, c'est bien la Sainte Vierge. Quand, en quittant la terre, elle a reçu ce qui comblait sa grâce, c.-à-d. la gloire, elle est montée au ciel pour y demeurer éternellement tout adoration et tout amour. »

Tous ensemble dans le Seigneur, réjouissons-nous donc pour célébrer cette fête en l'honneur de notre glorieuse Mère ; tandis que les anges eux-mêmes se réjouissent de son Assomption et bénissent le Fils de Dieu. Du cœur de Marie débordent les paroles d'un amour éternel : « Je vais dire mon amour au Roi... Tu es beau, Seigneur. La grâce est répandue sur tes lèvres... » (Ps. XLIV).

II. — *L'Etoile est rayonnante. Regardons-la*

Plus reine par son cœur que par son diadème qui ne fait que couronner son amour, Notre-Dame est « plus mère que reine », aimait à dire Ste Thérèse de France qui se glorifiait d'être sa « petite fleur », et ambitionnait, disait-elle, de marcher sur ses pas en pratiquant toujours les plus humbles vertus.

Mais l'humilité de Marie cachait aux yeux du monde et à ses propres yeux l'âme la plus sainte, la plus proche de Dieu que la terre ait portée. La Vierge Marie a été préfigurée par l'Ancien Testament. C'est elle qu'annonçaient les saintes femmes de l'antique Alliance, que symbolisaient le temple et l'autel, le Sinaï et l'arc-en-ciel, le buisson ardent et la toison de Gédéon. Aboutissement de toutes les figures, elle est la figure absolue, parfaite, parce que, Mère de Dieu, elle est le lien de l'Homme-Dieu avec l'humanité.

S'il est vrai que la grâce s'adapte à la nature, rien n'empêche, chez elle, la grâce d'être pleinement une « divinisation » de la nature. Immaculée dès sa conception, elle est, dès ce moment, pleine de grâce. Et généreuse dès que sa raison s'éveille, tout de suite, elle se donne au Seigneur.

Une tradition vénérable la représente s'offrant, toute jeune encore, au service de Dieu dans son temple. Cette entrée de la Vierge au Temple de Jérusalem, les prêtres y voient le modèle de leur vie consacrée, et tous les fidèles l'exemple des sentiments d'adoration et de générosité qui les doivent animer.

Avec quelle grâce elle s'avance, la fille du Roi,
Qui se hâte vers les parvis du Seigneur !
La Vierge qui sera l'autel de la Divinité,
Dès maintenant se présente comme victime
A l'autel du Seigneur.

Le don de soi-même au service de Dieu, en union à l'Hostie de l'autel, ce n'est pas œuvre facultative, c'est votre vie chrétienne bien comprise. Qu'est-ce que communier, sinon s'unir de pensée, de cœur, de tout son être à la Victime sainte qui veut nous entraîner avec elle à faire la volonté divine, jusqu'au bout... c'est-à-dire jusqu'au ciel ? Toute adorante, toute pénétrée de la grandeur de Dieu, toute lumineuse de la grâce, la Vierge au Temple et plus tard la Vierge à Nazareth renouvelant le *Fiat* de ses jeunes années, c'est la *Rose mystique* que nous invoquons dans les Litanies, la fleur qui s'épanouit sous les rayons de l'amour divin et qui fleurit pour sa gloire.

Aussi, quelle prodigieuse destinée est la sienne ! Pendant des années, c'est en l'imitant, elle, comme font les enfants, c'est en redisant les paroles et les prières qu'elle lui suggérait, que Jésus s'est révélé progressivement, croissant en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. « Dieu a fait un monde pour l'homme voyageur. Il a fait un monde pour l'homme bienheureux. Il en a fait un autre pour y habiter lui-même : c'est Marie », a écrit S. Louis-Marie de Montfort. *Fœderis arca !*

En ce jour glorieux d'Assomption, Notre-Dame, une fois de plus se donne à Dieu, son Fils, pour sa plus grande gloire. Et parce que son amour est le plus parfait de toute la création, la gloire que Dieu en reçoit est la plus grande qu'il puisse recevoir d'une créature. Il en sera ainsi éternellement. Et parce que cet amour si parfait est un amour maternel, il nous offre, à nous ses enfants, le secours le plus puissant, la protection la plus assurée.

* *

Regardez l'Etoile ! Appelez Marie ! « Voilà l'échelle des pécheurs, ce qui fonde toute mon espérance, dit S. Bernard. Le Fils pourrait-il repousser sa Mère ou bien n'être pas écouté lui-même par son Père ? Non, certes. Vous avez trouvé grâce devant Dieu, dit l'Ange. Quelle joie ! Marie trouvera toujours grâce devant Dieu ; et nous, c'est de la grâce que nous avons besoin, car c'est par la grâce seule que nous sommes sauvés » *(In Nativ. B. Mariæ). Amen.*

XXI

14e Dimanche après la Pentecôte

Fête du Cœur-Immaculé de Marie

TÉMOINS DES VICTOIRES DU SEIGNEUR

Mes frères,

Huit fois au cours de la messe, l'acte essentiel du culte public, le prêtre adresse aux fidèles cette parole : *Dominus vobiscum*. Le peuple répond : *Et cum spiritu tuo*. On la traduit ordinairement sous forme d'un souhait : « Que le Seigneur soit avec vous ! — Et avec votre esprit ». On peut tout aussi bien la traduire par une affirmation de la réalité : « Le Seigneur est avec vous. — Et avec votre esprit ». D'autant plus que le prêtre, avant de saluer les fidèles de ces deux mots vénérables, baise l'autel symbolisant le Christ Jésus, afin de recevoir lui-même de Notre-Seigneur la paix et la bénédiction qu'il va répandre sur le peuple chrétien. Notre-Seigneur n'est-il pas présent dans son temple ? N'a-t-il pas promis que « lorsque deux ou trois seront réunis en son nom, il sera au milieu d'eux » ?

Aujourd'hui, octave de l'Assomption, dédié au Cœur-Immaculé de Marie, il est bon aux serviteurs de Notre-Dame d'entendre en ce salut liturgique l'écho universel de la parole sublime dont l'ange Gabriel saluait la Vierge de Nazareth à l'aube de l'Incarnation : « *Dominus tecum*. Le Seigneur est avec vous. » Sans doute, le Seigneur est avec elle d'une manière privilégiée. Immaculée dès sa conception, jamais son âme ne connut le péché. Elle fut toujours la « demeure du St-Esprit ». Mais cette pureté parfaite ne l'éloigne pas de nous qui sommes pécheurs. Ce n'est pas pour garder jalousement en elle son trésor de grâces et de vertus qu'elle en a été comblée, mais bien pour en répandre les bienfaits sur toute la communauté humaine, à la façon d'une source bienfaisante qui féconde l'immense jardin des âmes. Le Seigneur dont son âme rayonne, c'est bien pour nous qu'elle le possède : *Plena sibi, superplena nobis*, pour nous pécheurs...

« Salut Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous... Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pécheurs... » Effectivement, son action maternelle et puissante sur le Cœur de son Fils a obtenu, au cours des siècles et plus merveilleusement que jamais en nos temps, que « le Seigneur soit avec son peuple », par la conversion des pécheurs et l'accroissement du Royaume. Il est bon d'y réfléchir, de voir tous les dangers dont elle nous protège et d'en glorifier le Seigneur.

I. — *La guerre est perpétuelle sur la terre*

Au XVe siècle, Charles d'Orléans suppliait la Vierge Marie : « Priez pour la paix, doulce Vierge, et faites descendre par votre courtoisie un regard de votre Fils sur ces peuples qu'il a voulu racheter ».

Au XXe siècle, S. S. Pie XII demande à la Vierge « victorieuse de toutes les batailles de Dieu... Reine de la paix,... la paix des armes et la paix des âmes, afin que dans la tranquillité de l'ordre s'établisse le règne de Dieu. »

La guerre — je parle de la guerre entre les puissances spirituelles — est, en effet, une guerre de tous les siècles et les citations que je viens de faire pourraient être facilement multipliées. Nous sommes l'Eglise combattante, en guerre contre les ennemis de Dieu, qui cherchent à arracher au Christ les âmes rachetées de son sang et trouvent dans la nature humaine viciée et affaiblie par les suites du péché d'origine, une complicité fréquente ou au moins un terrain d'action favorable.

C'est la lutte de l'Esprit, de l'esprit de liberté contre l'esclavage des tendances charnelles. S. Paul l'affirme dans l'Epître aux Galates que nous venons de lire (V, 1, 19-21).

« Tenez ferme dans la liberté par laquelle le Christ vous a affranchis et ne vous laissez pas mettre de nouveau sous le joug de la servitude... Marchez selon l'Esprit et vous n'accomplirez pas les désirs de la chair. Car la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair ; ils sont opposés l'un à l'autre, de telle sorte que vous ne faites pas tout ce que vous voulez... Or les œuvres de la chair sont manifestes : ce sont l'impudicité, l'impureté, le libertinage, l'idolâtrie, les maléfices, les inimitiés, les disputes, les jalousies, les colères, les sectes, l'envie, les meurtres, l'ivrognerie, les excès de table et autres choses semblables. Je vous préviens que ceux qui commettent de telles choses n'hériteront pas du royaume de Dieu. Ceux qui sont à Jésus-Christ crucifient la chair avec ses passions et ses convoitises. *Si nous vivons par l'esprit, marchons aussi par l'esprit* ».

A la guerre, les combattants s'encouragent par l'espoir de la victoire, de la paix et de la prospérité qui normalement doivent la suivre et en payer les durs sacrifices. « Le fruit de l'Esprit, dit encore saint Paul, c'est : la charité, la joie, la paix, la patience, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance ». Le royaume de Dieu commence ici-bas dans la grâce divine et dans la vie de l'Eglise, et s'épanouira dans la vision divine et la gloire. Royaume qu'il faut *chercher avant tout*, vous enseigne Jésus (Mt., VI, 24, 33), désirer d'un désir comme celui qui vous porte à vous nourrir et à vivre, d'un désir ardent que vous devez sans cesse exciter. C'est là *la Justice*, qui veut accomplir en tout la volonté du Père céleste en lui accordant la nôtre. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de cette justice, car ils seront rassasiés... dès cette vie. Mais le parfait rassasiement sera dans le ciel.

Ce n'est pas de l'argent, ni de la nourriture corporelle ni du vêtement, ni en général des biens terrestres que vous devez avoir souci en premier lieu, mais du règne de Dieu et de sa justice en vos âmes, en celles de vos proches, en celles de tous vos frères. Tout le reste vous sera donné par-dessus.

« L'Ange du Seigneur vous protège et sauve ceux qui le craignent. Goûtez et voyez combien le Seigneur est bon ! Heureux le vaillant qui se confie en lui » *(Offertoire)*.

Aucune objection ne tient devant cette doctrine de vie. C'est pour avoir méprisé l'Evangile et la recherche des biens spirituels que le monde moderne, se ruant à l'argent et au plaisir et au péché, est tombé sous la servitude de Mammon et des autres idoles. Nul ne peut servir deux maîtres.

Mais parce que l'esprit du monde s'insinue toujours dans nos convictions, parce qu'il pénètre toute l'éducation, toute la « civilisation » moderne, il est toujours nécessaire de réagir, de lutter, de chercher à vivre davantage de l' « esprit de Dieu ». Et dans cet effort, il faut considérer les leçons du passé, entendre les paroles de Marie, regarder ses bienfaits, y puiser confiance et courage.

II. — *La Vierge des Victoires*

La B. V. Marie qui fut associée de très près au ministère de Jésus et des Apôtres n'a pas cessé d'assister l'Eglise de son secours maternel, distribuant de ses mains généreuses, ruisselantes de grâces, la délivrance aux âmes captives du démon *(Solve vincla reis)*, la lumière aux aveugles *(profer lumen cœcis)*, la protection dans les dangers *(mala nostra pelle)*, l'abondance des dons divins *(bona cuncta posce)*.

Déjà, au XII^e^ s., S. Bernard, le chantre de Marie, proclamait qu' « Elle ouvre à tous le sein de sa miséricorde, afin que tous reçoivent de sa plénitude, les malades la santé, les souffrants la consolation, les pécheurs le pardon, les justes la grâce, les anges la joie. Elle ne regarde pas aux mérites de ceux qui l'implorent ; Elle se montre à tous d'une bonté et d'une clémence admirables, compatissant aux misères et aux peines de tous avec une affection sans limite ». En un mot, c'est une Mère qu'aucun de ses enfants, si pauvre, si nécessiteux qu'il soit, ne peut laisser indifférente *(Monstra te esse Matrem)*.

En 1571, l'Eglise, par sa puissante protection, se voyait délivrée d'un grand danger. Le Rosaire, arme infaillible, avait repoussé l'ennemi... Le pape saint Pie V ajoutait aux Litanies l'invocation reconnaissante : « Secours des chrétiens, priez pour nous. »

En 1641, S. Jean Eudes, en France, organise et propage la dévotion au Saint Cœur de Marie qui, en raison de la confiance ardente des chrétiens à la suite de Lépante, trouve dans les âmes un terrain tout préparé.

Après les troubles de la Révolution et les remous qui suivirent à Rome et dans toute l'Europe, accumulant des ruines morales, comme aujourd'hui pires que les ruines matérielles — l'unique mal n'est-il pas le péché, l'oubli ou la haine de Dieu ? — la dévotion au Cœur Immaculé de Marie prit une extension évidemment providentielle qui devait devenir mondiale.

Sans prétendre donner un tableau complet des manifestations innombrables de la puissance du Cœur maternel qui s'associe à la Rédemption, *in remissionem peccatorum*, il paraît utile d'indiquer les principaux jalons de cette victorieuse campagne pour le salut des âmes.

En 1830, la Sainte Vierge apparaît à Ste Catherine Labouré. La « Médaille miraculeuse », l'invocation à Marie conçue sans péché commençaient alors un tour du monde dont les innombrables faveurs mariales ne se comptent plus.

Le 3 décembre 1836, M. Desgenettes, curé de N.-D. des Victoires, fondait en son église, sous l'inspiration de Marie, l'Archiconfrérie du Très Saint et Immaculé Cœur de Marie. « Notre intention, dit la prière composée par lui, est d'honorer par un culte de vénération, d'amour et de confiance, votre très saint et immaculé Cœur, ô sainte Mère de miséricorde, d'adorer avec lui et par lui la Très Sainte Trinité, le divin Cœur de Jésus, et d'implorer, par votre toute-puissante intercession auprès de Dieu, la grâce de notre conversion et celle de tous les pécheurs. » Une prière aussi parfaite obtient certainement tout ce qu'elle espère. De fait, les ex-voto qui couvrent les murs de N.-D. des Victoires chantent la bonté maternelle de Marie depuis un siècle. Parmi ses « victoires », l'une des plus connues est la guérison de Thérèse Martin, alors âgée de 10 ans et atteinte d'une grave et étrange maladie, faveur obtenue à la suite d'une neuvaine de messes à N.-D. des Victoires par une miraculeuse intervention de la Vierge qui s'avança vers l'enfant et lui sourit... De combien de sourires du ciel, de grâces de guérison aux âmes pécheresses, ce sourire de Marie était le prélude et l'annonce ! A N.-D. des Victoires, on invoque Marie sous le titre de *Refuge des pécheurs*.

Le 19 septembre 1846, sur la montagne de la Salette, dans un cadre d'une grandiose austérité, la Vierge faisait une nouvelle démarche pour arracher les hommes au péché, particulièrement au blasphème et au mépris du dimanche, et aux châtiments qui en sont normalement la conséquence.

A la Salette, Marie est invoquée sous le titre de *Réconciliatrice des pécheurs*.

En 1858, à Lourdes, 18 fois la Sainte Vierge Marie apparaissait à Bernadette, révélant son nom glorieux, le 25 mars, invitant à un pèlerinage en son honneur, à la pénitence et à la prière pour les pécheurs, faisant couler sous ses pas cette eau miraculeuse qui guérit tant de malades et symbolise toute une renaissance de vie spirituelle et de dévotion mariale et eucharistique dont le monde n'a pas fini de ressentir les bienfaits. A Lourdes aussi, à Lourdes surtout c'est le *Refuge des pécheurs* qui attire et sauve les âmes.

A Fatima, en 1917, la Sainte Vierge demande aux hommes « qu'ils changent de vie et demandent pardon de leurs péchés, qu'ils n'offensent plus Notre-Seigneur qui est déjà trop offensé. » Elle demande de réciter tous les jours le chapelet, même en famille, se déclare « Notre-Dame du Rosaire » et recommande instamment la dévotion à son Cœur Immaculé. « C'est *pour sauver les pécheurs* que le Seigneur veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé. »

* *

Il est évident, m. f., que ces manifestations de l'amour maternel de la Mère de Dieu pour les pécheurs sont en concordance parfaite avec ce que nous savons de son rôle dans la Rédemption et les enseignements multipliés des Souverains Pontifes au sujet de la nécessité de la prière et de l'efficacité du Rosaire. Aussi, vous empresserez-vous de répondre aux appels de votre Mère du ciel... *Peccatores, Te rogamus, audi nos !* utilisant la belle formule de Consécration au Cœur Immaculé, de notre Saint-Père Pie XII, qui débute par un rappel de tant de victoires, gage de l'avenir :

« Reine du Très Saint Rosaire, Secours des chrétiens, refuge du genre humain, victorieuse de toutes les batailles de Dieu, nous voici prosternés suppliants auprès de votre trône, dans la certitude de recevoir les grâces, l'aide et la protection opportunes dans les calamités présentes, non en vertu de nos mérites, dont nous ne saurions nous prévaloir, mais uniquement par l'effet de l'immense bonté de votre Cœur maternel, »

et souhaite, en terminant « que sa protection hâte le Règne de Dieu et que toutes les nations, en paix entre elles et avec Dieu, entonnent avec Elle l'éternel *Magnificat* de gloire, d'amour et de reconnaissance au Cœur de Jésus, la Vérité, la Vie et la Paix ! » *Amen*.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE CREDO

XVII

LA CHUTE ORIGINELLE

La science connaît fort mal les origines de l'homme. Nous n'avons de certitudes à ce sujet que par la révélation religieuse. L'homme créé à l'image de Dieu, premier tableau, — l'homme désobéissant à Dieu et chassé du paradis terrestre, deuxième tableau.

S. Ambroise a fort bien exprimé les deux :

« Cette âme (d'Adam) est ornée par Dieu, elle possède en elle toute la grâce lumineuse des vertus, toute la splendeur de la sainteté. Elle a été bien parée, puisqu'en elle éclate l'empreinte de l'opération divine. Elle a été bien parée, puisqu'elle offre la splendeur de la gloire et l'image de la substance paternelle. C'est cette image, qui brille en elle, qui en fait un précieux tableau. Tel était Adam avant le péché, mais dès qu'il est tombé, il a perdu l'image céleste et n'a plus conservé que l'empreinte terrestre » (*Hexaméron*, vers 386-389, *P. L.*, XIV, col. 258).

Rien de plus important que de bien comprendre la doctrine du péché originel. Aucun dogme n'a eu plus d'influence sur la doctrine du salut, sur l'intelligence de l'Incarnation et de la Rédemption, sur la liturgie (celle du baptême), sur la morale chrétienne, morale de combat, de renoncement, de lutte contre soi-même, sur l'éducation des enfants, etc. C'est parce qu'on oublie le péché originel, que les plus graves erreurs peuvent être commises dans les théories et les pratiques éducatives d'aujourd'hui. Nous dirons donc deux choses : 1° Preuves du péché originel, — 2° Comment ce péché s'explique dans le plan divin.

I. — *Preuves du péché originel*

Dans l'Ecriture, trois textes essentiels : récit de la chute, tentation d'Eve par le serpent, chute d'Eve, chute d'Adam, sanction divine, expulsion du paradis terrestre (Genèse, III, en entier).

L'un des commentaires les plus pénétrants et les plus forts est celui de Bossuet, dans *Elévations sur les Mystères*, VIe Semaine. Pas moins de 16 élévations. Puis déductions théologiques, sur le péché originel, toute la VIIe Semaine, 8 élévations. Tout cela très substantiel et à suivre de très près.

Second texte, moins important, mais souvent invoqué par les Pères :

Voici que je suis né dans l'iniquité
Et ma mère m'a conçu dans le péché.
(Psaume L, 7).

Troisième texte capital, celui de S. Paul, aux Romains, V, 12 et suiv.

« De même que par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort... ainsi par la justice d'un seul vient à tous les hommes la justification ».

Ce passage a été commenté durant des siècles par tous les Pères de l'Eglise, mais jamais autant qu'au début du ve siècle, par S. Augustin contre l'hérésie de Pélage. Mais Augustin résumait toute la tradition de l'Eglise et y faisait expressément appel : (dans son *Contra Julianum* (Eclanensem).

« Vous êtes convaincu de toutes parts. Considérez la société où je vous introduis : voici Ambroise de Milan... Voici Jean de Constantinople (Chrysostome)... Voici Basile... » Puis il ajoute :

« Les pontifes les plus illustres et les plus saints par leur exposé des divins oracles, Irénée, Cyprien, Réticius (d'Autun), Olympius (d'Espagne), Hilaire, Ambroise, Grégoire, Innocent (pape), Jean (Chrysostome), Basile, auxquels, que vous le vouliez ou non, j'ajoute le simple prêtre Jérôme, sans parler de ceux qui vivent encore, tous ils proclament contre vous la doctrine du péché originel passant par hérédité en tous les hommes, et dont nul ne peut nous tirer, si ce n'est celui-là seul que la Vierge a conçu en dehors de la loi de péché s'opposant à la loi de l'esprit... Ce qu'ils ont trouvé dans l'Eglise, ils l'ont retenu ; ce qu'ils avaient appris, ils l'ont enseigné ; ce qu'ils avaient reçu des Pères, ils l'ont transmis aux fils... Avant même d'avoir porté cette discussion devant de tels juges, notre cause est déjà gagnée auprès d'eux » (*P. L.*, XLIV, col. 661).

Voir dans Bossuet, *Défense de la Tradition et des Saints Pères*, contre Richard Simon, Partie II, livre VIII, chap. 16 et suiv., longs commentaires sur cette déclaration de S. Augustin, avec textes patristiques à l'appui.

Les pélagiens objectaient, raconte S. Augustin :

« Comment ce péché peut-il se trouver dans l'enfant qui vient de naître ? Est-ce par sa volonté, ou par le vice du mariage, ou par ses parents ? »

Et il répond :

« A tout cela c'est l'apôtre (S. Paul) qui réplique, et il n'accuse ni la volonté du tout petit, qui n'est pas encore apte à commettre le péché ; ni le mariage en tant que mariage, car non seulement il a été institué par Dieu, mais il a été béni par lui ; ni les parents en tant que parents, car ils se sont en toute légitimité unis pour procréer des enfants ; mais, dit-il : « Par un seul homme le péché est entré dans le monde et par le péché, la mort, et de la sorte il a passé dans tous les hommes, parce que tous en lui (Adam) ont péché » (*De nuptiis et concupiscentia* (419-420), *P. L.*, XLIX, col. 461).

Il y a donc transmission de péché d'Adam en même temps que transmission de la vie, venant d'Adam. Comment comprendre cela ? Par les dons surnaturels et préternaturels conférés au premier homme et perdus par sa faute. C'est comme un homme qui, en plus de ses dons naturels, était possesseur d'une fortune. Mais il l'a perdue. Il ne peut donc transmettre à sa postérité que les dons de la nature et nullement la fortune déposée dans le berceau de l'humanité par Dieu même.

Nous naissons découronnés, désaxés, n'ayant plus les moyens d'aller au ciel, notre patrie, de posséder Dieu, notre Fin suprême. C'est dans cette privation que se trouve l'essence du péché originel, mais il y a aussi un autre aspect, la blessure atteignant la nature, par le dualisme esprit-chair, qui est en nous. Nous sommes doubles, nous ne sommes ni anges ni bêtes, mais les deux ensemble, et c'est là le drame de la vie morale et spirituelle de l'homme.

II. — *Comment s'explique le péché originel dans le plan divin*

Si nous ne regardons que le péché originel, en lui-même, il nous afflige, peu s'en faut qu'il ne nous révolte. Ce premier usage de la liberté de l'homme, aboutissant à une désobéissance, cette désobéissance ayant pour suite une catastrophe pour toute la race, voilà qui déconcerte, qui froisse, qui heurte. Comment un Dieu si bon et si puissant a-t-il permis tout cela ?

La question tombe à faux. Il faut se rappeler le plan divin : le premier-né, chronologiquement, ce fut Adam, mais le premier-né, dans le plan divin, ce

fut Jésus-Christ. Il faut voir tout en Jésus-Christ, tout ramener à Jésus-Christ, tout comprendre en Jésus-Christ. La fortune perdue en Adam nous a été rendue en Jésus-Christ, mais pas seulement rendue, voire très augmentée, immensément grossie.

Tout le monde connaît le mot splendide de la liturgie pascale : *O felix culpa !* Heureuse faute ! Pourquoi heureuse ? Parce qu'elle nous a valu un si grand Rédempteur. Le péché originel n'a été permis que pour mieux introduire Jésus-Christ dans le drame humain, pour nous lier à lui plus étroitement.

S'il est vrai, comme l'ont dit et répété les Pères depuis S. Augustin et S. Irénée, que c'est à Eve que répond Marie, et à Adam que nous devons Jésus, quel n'a pas été, pour parler comme S. Léon-le-Grand, le « bénéfice » de l'opération !

Un seul témoignage patristique, émanant de S. Jean Chrysostome nous dira ce que pensait la tradition chrétienne sur ce point :

« Adam fut le type du Christ... Si un Juif vous demande : Comment, par la seule vertu du Christ, l'univers serait-il sauvé ? Vous pouvez lui répondre : Comment donc par la désobéissance d'un seul tout l'univers a-t-il été perdu ?...

« Nous avons été libérés du supplice, nous avons dépouillé toute souillure et nous avons été régénérés, et nous sommes ressuscités, par l'ensevelissement du vieil homme, et nous avons été rachetés, et sanctifiés, et admis dans l'adoption divine, et justifiés, et nous sommes devenus les frères du Fils unique, et nous sommes établis ses cohéritiers et membres de son corps, et nous devenons sa chair, et nous lui sommes unis comme le corps à la tête. Voilà ce que S. Paul a appelé l'abondance de la grâce, en montrant que nous n'avons pas seulement reçu un remède égal à notre plaie, mais en plus de cela la santé, la beauté, l'honneur, la gloire et des dignités très supérieures à notre nature... Le Christ a donc payé beaucoup plus que nous ne devions, tellement plus qu'il a donné un véritable océan contre une simple goutte d'eau... » (Sermons sur l'Epître aux Romains, *P. G.*, IX, col. 519).

S. Augustin, dans son ouvrage contre le pélagien Julien d'Eclane, nous a conservé des fragments d'autres discours de S. Jean Chrysostome. Voici celui où, énumérant les bienfaits du baptême, que l'Eglise ne donne, précisément que pour effacer, même chez les enfants, le péché originel, ainsi que les péchés personnels que les adultes auraient commis dans leur vie, il développe la même pensée du « bénéfice » immense que la rédemption du Christ nous a apporté, par rapport aux pertes du péché originel :

« Voici qu'ils jouissent du bonheur de la liberté, ceux qui, jusque-là, étaient prisonniers (du démon), et qu'ils deviennent citoyens de l'Eglise, ceux qui erraient parmi les erreurs, et qu'ils entrent en possession de la justice, ceux qui étaient plongés dans la souillure du péché. Mais ils ne sont pas seulement libres mais saints, non seulement saints mais justes, non seulement justes mais fils, non seulement fils mais héritiers, non seulement héritiers mais frères du Christ, non seulement frères du Christ mais ses cohéritiers, non seulement ses cohéritiers, mais ses membres, non seulement ses membres, mais temple du Saint-Esprit, non seulement temple du Saint-Esprit mais ses organes. Vous voyez donc ce que sont les largesses du baptême, alors qu'il en est qui ne font consister cette grâce céleste que dans la rémission des péchés, nous, nous avons compté dix honneurs. C'est pour cela que nous baptisons les enfants, bien qu'ils ne soient pas souillés par le péché (personnel), afin qu'ils soient ornés de tous ces titres : la sainteté, la justice, l'adoption, le droit à l'héritage, la fraternité du Christ, et pour qu'ils deviennent ses membres. » (Voir dans les Œuvres de S. Augustin, *P. L.*, XLIV, col. 654. — Sur ce passage, Augustin fait bien remarquer (col. 658) qu'en disant que les enfants n'ont pas de péchés, Chrysostome a voulu parler des péchés personnels.

* *

On voit toute l'importance du dogme de la chute originelle. Ce fut la porte d'entrée de tous les malheurs de l'humanité, mais aussi la porte d'entrée du Rédempteur, le Christ Jésus. C'est l'universalité du péché originel qui commande l'universalité de la Rédemption et donne tout son sens au drame sublime du Calvaire. Le plan divin a ceci de grandiose qu'il rattache tous les hommes à leur premier père par les liens de la vie et du péché, et qu'il les rattache encore plus étroitement au Fils de Dieu fait homme par les liens d'une autre vie, la spirituelle, et de la grâce.

Jésus-Christ est le « nouvel Adam ». Il ne le serait pas sans la chute du premier Adam. Marie est la nouvelle Eve, ce qu'elle ne serait point sans la faute d'Eve. On peut estimer sans doute que l'homme tombe plus bas, en raison du péché originel, — qui, toutefois, constitue pour les pécheurs, une circonstance atténuante, tout comme les lourdes hérédités de certains criminels leur valent l'indulgence du jury. Mais on doit surtout penser que l'homme monte plus haut, en Jésus-Christ, que la sainteté en Jésus a quelque chose de plus dramatique et de plus héroïque, que sans le péché originel. Des criminels plus nombreux, mais plus excusables, des saints plus admirables et plus glorieux, tel est le bilan final de la chute du premier homme. S. Augustin a fort bien dit : « Dieu ne permet le mal que pour en tirer un plus grand bien. » Ou encore : « Ce fut une grande misère que l'orgueil de l'homme, mais une miséricorde plus grande que l'humilité d'un Dieu ! » (*P. L.*, XL, col. 314).

XVIII

JE CROIS EN JÉSUS-CHRIST, SON FILS UNIQUE

Nous sommes arrivés à la seconde partie du Symbole. Du Dieu *Créateur*, nous passons au Dieu *Sauveur*. C'est de la foi en Jésus-Christ, que nous tirons notre nom de chrétiens : c'est ce que disait déjà l'apologiste S. Aristide, adressant à l'empereur son Apologie, vers l'an 140 :

« Les chrétiens tirent leur origine de N.-S. Jésus-Christ. Celui-ci est considéré par nous comme le Fils du Dieu Très-Haut, qui, par le Saint-Esprit, est descendu du ciel pour sauver les hommes » (*P. G.*, XCVI, col. 1121).

Au début du IVe siècle, le professeur de rhétorique Lactance, précepteur du fils de l'empereur Constantin, expose ainsi la doctrine de la foi chrétienne :

« Le premier (degré) fait juger les fausses religions et rejeter les cultes impies ; le deuxième découvre qu'il n'y a qu'un Dieu suprême ; le troisième révèle le ministre que ce Dieu a envoyé sur la terre pour l'annoncer » (*De ira Dei*, II, 1-2, cité par *Histoire de l'Eglise*, Martin-Fliche, III, 30).

Les fausses religions, au temps de Lactance, c'étaient les religions païennes et les cultes impies, ceux des idoles. Aujourd'hui, les fausses religions sont toutes les religions non-chrétiennes, y compris le culte

de la matière. Nous n'avons rien à changer à la foi de nos ancêtres. Jésus-Christ demeure et demeurera à jamais l'unique Sauveur. Les textes le concernant, dans la patristique sont innombrables. Nous citerons d'abord ceux qui ont une portée dogmatique, dans un autre sermon, ceux qui affectent une allure mystique et sont faits pour nourrir la dévotion.

« Je crois en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu ». Cette vérité fut proclamée surtout au Concile de Nicée, en 325, en des formules que nous chantons à la messe. Mais avant ce Concile, la foi était déjà exactement la même. Nous apporterons des textes de Pères 1° avant le Concile, — 2° après le Concile.

I. — *La foi en Jésus-Christ, avant le Concile de Nicée*

Dès la fin de l'âge apostolique, S. Clément, pape, écrit vers 96-98 :

« La voie où nous avons trouvé notre salut, c'est Jésus-Christ, le prêtre de nos offrandes, le protecteur et le soutien de notre faiblesse. C'est grâce à lui que nous contemplons la profondeur des cieux ; c'est par lui que les yeux de notre cœur ont été ouverts ; c'est par lui que notre âme égarée et enténébrée a pu fleurir dans la lumière ; c'est par lui que le Seigneur a voulu que nous goûtions la vérité éternelle, lui qui étant « la splendeur de la majesté divine est d'autant supérieur aux anges qu'il a reçu un nom plus excellent que le leur » (Citation de l'épître aux Hébreux, I, 1-2). *(P. G.*, I, col. 280).

Dix ans plus tard, vers 107, le vaillant martyr Ignace, évêque d'Antioche, écrit aux Ephésiens :

« Notre Dieu, c'est Jésus-Christ, qui a été porté par Marie dans son sein, selon la disposition divine, de la race de David, mais dans l'Esprit-Saint ; lequel est né et a été baptisé pour sanctifier l'eau par sa passion. »

Au cours du même siècle, l'admirable Epître à Diognète, d'un chrétien inconnu de l'époque, dit :

« Le maître est le créateur de toutes choses, c'est le Dieu invisible. Il a lui-même du ciel envoyé la Vérité et son Verbe saint et incompréhensible, l'a établi parmi les hommes et fait entrer dans nos cœurs. Il n'a pas voulu, comme certains pourraient le croire, envoyer aux hommes un ministre quelconque ni un ange, ni un prince, ni personne qui fût chargé de gouverner la terre, ni aucun de ceux qui ont la charge d'administrer les choses célestes, mais le constructeur et le créateur même de toutes choses, par lequel il a créé les cieux, par lequel il a enfermé la mer dans ses limites... Tel est celui qu'il leur a envoyé. Et pourquoi ? Dira-t-on que c'est pour exercer une tyrannie et inculquer partout la terreur ? Pas du tout ; mais dans la clémence et la bonté, comme un roi qui envoie son fils, il l'a envoyé vers nous, il l'a envoyé comme Dieu, il l'a envoyé comme un homme vers les hommes, il l'a envoyé comme un serviteur, pour persuader, pour faire violence, car il n'y a pas de violence en Dieu » *(P. G.*, II, col. 1176).

Vers le même temps, toujours au IIe siècle, S. Justin, philosophe chrétien et martyr, écrit dans sa *seconde Apologie* :

« Après Dieu, nous adorons et nous aimons le Verbe né du Dieu inengendré et ineffable, parce qu'il s'est fait homme pour nous, afin que participant à nos souffrances il leur apporte un remède » *(P. G.*, VI, col. 465).

Le grand évêque de Lyon, Irénée, écrivant vers la fin du IIe siècle, s'exprime de même :

« Ne vous y trompez pas ; il n'y a qu'un seul et même Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui par sa passion nous a réconciliés avec Dieu et qui est ressuscité des morts, qui siège à la droite du Père et qui est parfait en toutes choses... C'est lui qui fut vraiment notre Sauveur, c'est lui qui est le propre Verbe de Dieu, c'est lui qui est le Fils unique du Père, le Christ-Jésus notre Seigneur » *(P. G.*, VII, col. 928).

Origène, chef de l'école d'Alexandrie, écrit vers 230 :

« Les enseignements qui nous ont été transmis par la prédication des apôtres sont les suivants : en premier lieu qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui a tout créé et ordonné, et qui, alors qu'il n'y avait rien, a donné l'être à tout ce qui existe... Et que ce Dieu, dans ces derniers temps, ainsi qu'il l'avait promis par ses prophètes, a envoyé notre Seigneur Jésus-Christ... Celui-ci, qui est venu, était né, avant toute créature, du Père. Après avoir servi au Père dans la création des choses, car c'est « par lui que tout a été fait » (Jo., I, 3). dans ces derniers temps il s'est anéanti et s'est fait homme en s'incarnant, alors qu'il était Dieu et il est devenu homme, tout en restant ce qu'il était. Dieu a donc pris un corps semblable au nôtre, avec cette seule différence qu'il est né d'une Vierge, par l'opération de l'Esprit-Saint... » *(P. G.*, XI, col. 117).

Arrêtons ici ces citations. Il en ressort avec évidence 1° que Jésus-Christ fut toujours adoré comme Dieu, c'est-à-dire éternel et non-créé, — 2° qu'il était distingué toutefois du Père et du Saint-Esprit en tant que Fils de Dieu, — 3° que tout en étant Dieu, il était devenu homme comme nous, afin de nous sauver.

II. — *Après le Concile de Nicée*

Vers 323, éclate une hérésie redoutable : celle d'Arius. L'Eglise vient d'être reconnue officiellement par l'Etat, grâce à l'empereur Constantin. L'empereur convoque tous les évêques de l'univers à un Concile, le premier qui ait été œcuménique, en l'an 325. Il s'y trouve, dit la tradition, 318 évêques, la plupart orientaux, mais présidés par des représentants du pape de Rome et par l'évêque de Cordoue en Espagne, Ossius. (On écrit souvent *Hosius*, l'orthographe admise actuellement est Ossius). On lit les propositions d'Arius, un prêtre d'Alexandrie en Egypte, déjà condamné par son évêque, Alexandre. Aussitôt, on met sur pied un *Symbole*, où la foi en Jésus-Christ s'exprime par les mots suivants que nous chantons encore à la messe :

« Nous croyons en un seul Seigneur, Jésus-Christ, le Fils de Dieu, engendré fils unique du Père, c'est-à-dire de la substance du Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu ; engendré et non pas fait, consubstantiel au Père, par qui tout a été fait, ce qui est au ciel et sur la terre... »

Puis frappant l'hérésie d'Arius, le Symbole disait :

« Quant à ceux qui affirment : il fut un temps où il n'était pas, et : avant d'être engendré, il n'était pas ; et : Il a été fait du néant ou d'une autre substance ou essence, ou : Le Fils de Dieu est créé, changeant, mutable, — ceux-là l'Eglise catholique les frappe d'anathème. » (Voir *Histoire de l'Eglise*, Martin-Fliche, t. III, p. 86 et suiv.)

L'empereur donna force de loi à ces décisions du Concile. Les opposants, en fort petit nombre furent exilés. La question parut close, et elle l'était pour l'histoire. En fait, des intrigues et des discussions innombrables troublèrent l'Eglise, durant un siècle. Puis le calme revint et la foi de l'Eglise l'emporta à jamais sur l'erreur adverse.

Citons quelques textes des Pères post-nicéens : Athanase, évêque d'Alexandrie, considéré comme le champion principal de la foi catholique :

« Le Fils de Dieu s'est fait homme précisément pour que les fils de l'homme, c'est-à-dire d'Adam, devinssent des fils de Dieu. Celui qui était en effet le Verbe engendré du Père, par un mode ineffable, inexplicable, incompréhensible et éternel, lui-même, dans le temps, a été engendré par la Vierge, Mère de Dieu, Marie, afin que ceux qui avaient été engendrés de façon inférieure auparavant, fussent réengendrés de façon supérieure. Il a voulu avoir une mère sur la terre, pour que nous ayons un Père dans les cieux... » (*P. G.*, XXVI, col. 996, dans le *De Incarnatione Dei Verbi*, vers 365).

Parmi les Pères occidentaux, l'un des plus vaillants défenseurs du dogme nicéen fut S. Hilaire, évêque de Poitiers. Comme Athanase, subit l'exil prolongé, pour la foi, mais se montre indomptable. Dans son *De Trinitate*, composé entre 356 et 359, il dit :

« L'Homme Jésus-Christ est aussi le fils unique de Dieu, car par sa chair et en tant que Verbe, il est à la fois fils de l'homme et fils de Dieu. Il a revêtu l'être humain véritable à la ressemblance du nôtre, sans cesser d'être Dieu... » (*P. L.*, X, col. 361).

Au cours du IVe siècle se généralise la célébration de notre belle fête de Noël. Ce fut l'occasion de magnifiques sermons de la part des Pères de cette époque. Les plus connus sont ceux de S. Léon le Grand, pape de 440 à 461, on les trouvera dans le Bréviaire, à Noël, Circoncision, Epiphanie. En voici un de S. Augustin, où il est fait allusion à la remontée du soleil qui s'opère justement à Noël :

« Ce jour de fête, ce n'est pas le soleil que nos yeux voient qui l'a consacré, mais son créateur invisible ; alors que se faisant visible pour nous, il a été mis au monde par la vierge-mère, qu'il avait lui-même, en tant qu'invisible, créée et rendue féconde, sans toucher à sa virginité. La vierge a conçu, la vierge a enfanté, la vierge a été enceinte, la vierge a mis au monde, sans cesser d'être vierge... C'est le même qui est Dieu et homme, et homme tout en étant Dieu, sans confusion de nature, mais dans l'unité de personne. Lui qui est le Fils de Dieu, coéternel à son Père dont il procède éternellement, il a commencé à être fils de l'homme par la vierge et ainsi l'humanité a été ajoutée à la divinité du Fils, sans que la trinité soit devenue une quaternité... » (Sermon 186, *P. L.*, XXXVIII, col. 999).

On trouverait sans peine une foule de textes semblables, chez tous les autres Pères du temps, Chrysostome, Cyrille d'Alexandrie, etc.

* *

La foi en la divinité de Jésus-Christ fondée sur les Ecritures, notamment sur le magnifique Prologue de S. Jean : « Au commencement était le Verbe... et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous », et sur le préambule si majestueux de l'Epître aux Hébreux, comme sur une foule d'autres passages des Evangiles ou des épîtres, n'a jamais connu de déclin dans la tradition chrétienne. Les hérésies n'ont servi qu'à la fortifier, à lui donner une expression plus claire et plus savante. Cette foi consiste en bref en ceci :

1o Le propre Fils de Dieu, qui est le Verbe engendré de toute éternité par le Père, la seconde personne de la Sainte Trinité, coéternel et consubstantiel au Père, Dieu comme lui, mais à un autre titre, c'est-à-dire en tant qu'expression parlée de la substance divine, alors que le Père est Dieu en tant qu'expression parlante de la même substance, — ce Verbe, en qui et par qui tout a été créé, par le Père, — s'est fait homme, au cœur de l'histoire des hommes, pour sauver tous les hommes ;

2o En devenant homme, il ne pouvait pas cesser d'être Dieu, puisque la nature divine est en soi éternelle et immuable ;

3o Devenir homme, cela a consisté pour le Verbe à prendre la nature humaine, aussi parfaite et complète que nous la possédons nous-mêmes, avec corps et âme, mais de telle façon que la nature humaine prise par lui ne soit pas une personne indépendante mais fasse partie de la personne même du Verbe incarné.

Unité de personne, dualité de natures, telle est la formule abrégée de l'Incarnation, mystère central de la religion chrétienne et chef-d'œuvre de Dieu.

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

XXIV

LA SPÉCIALISATION

Mes frères,

Cette confiance que l'Eglise a donnée à des mouvements, pour qu'ils prennent en charge les problèmes de vie des différents groupes humains, voici qu'elle nous pose une question que nous ne pouvons éluder. Ce n'est pas à un seul mouvement, à une seule organisation que la hiérarchie a confié cette mission, mais à toute une série. Et ce pullulement, ce foisonnement, nous font parfois peur. Ceux qui nous commandent n'ont-ils pas trop cédé à l'esprit du jour, qui partage les hommes en classes opposées ? Ne sont-ils pas devenus par souci d'adaptation, infidèles à l'esprit du Christ qui est un esprit d'unité ? Que les hommes, sur le terrain de la profession, de la cité, s'opposent les uns aux autres parce que leurs intérêts diffèrent, passe encore ! Mais ne devraient-ils pas, lorsqu'ils se retrouvent sur le terrain de leur foi, ne plus faire « qu'un seul cœur, une seule âme » ? Au lieu de cela, nous voyons des mouvements ouvriers s'opposer à des mouvements bourgeois, et les deux ensemble se séparer, violemment parfois, du monde paysan. Que faut-il en penser ?

I. — *Spécialisation spontanée*

Commençons par des constatations très simples.

Cette spécialisation, qui apparaît à certains comme un mal (et qui peut le devenir, avouons-le sans crainte), elle est déjà un *fait* beaucoup plus élémentaire et spontané que nous ne le croyons.

Prenons nos paroisses. N'y en a-t-il pas beaucoup, qui, par le simple fait de la géographie sont uniquement *paysannes*, ou tout au moins *rurales ?* Toute la vie des habitants y tournent autour des problèmes de la terre, unique richesse, grande pourvoyeuse de vie.

En pareil cas, le christianisme des habitants ne va-t-il pas prendre une certaine allure très caractéristique ? N'est-ce pas là surtout qu'on va comprendre ce que sont des processions de rogations, des bénédictions d'étables ? L'heure, la durée et la composition même des offices religieux ne vont-ils pas dépendre étroitement des possibilités que le travail des champs laisse aux fidèles ?

En revanche, l'industrialisation moderne a créé dans nos villes des quartiers exclusivement *ouvriers*. Tous ceux qui les habitent, même les artisans et les petits commerçants, sont pris par le même rythme de vie, ont des sujets de conversation, des préoccupations communes.

Et d'autres quartiers sont, en fait, habitués uniquement, ou en majeure partie, par une population plus *indépendante*, de rang social très différent.

Tout cela est sommairement esquissé, c'est évident. De gros bourgs peuvent avoir une population plus composite, des quartiers réputés bourgeois contiendront une part notable de population ouvrière. Il n'empêche que chaque paroisse a sa note dominante, et que vous serez les premiers, m. f., à demander à votre évêque un curé qui sache vous comprendre et vous parler. Première spécialisation.

A l'intérieur même d'une paroisse, s'il est bon que tous soient rassemblés pour la même prière eucharistique, les hommes aimeront cependant à se retrouver parfois ensemble, les mères de famille à échanger à part leurs idées, les jeunes gens et les jeunes filles à nouer chacun de leur côté ces liens d'amitié qui sont si forts à cet âge de la vie, les enfants à faire leur petit monde à part, si étranger souvent à ceux qui sont plus avancés en âge. Deuxième spécialisation.

Et l'on pourrait continuer longtemps encore à multiplier les exemples de cette attitude spontanée des hommes, même chrétiens, à se retrouver avec leurs semblables, pour aborder les problèmes qui leur sont communs. L'Eglise n'est pas inhumaine. Elle bâtit le royaume de Dieu, mais à partir des réalités terrestres. Elle nous prend tels que nous sommes pour nous conduire à Dieu.

II. — *L'action du Saint-Esprit*

Mais l'Esprit-Saint souffla un jour sur notre monde chrétien moderne d'une manière spéciale. Tandis qu'il inspirait au grand pontife Pie XI ses premières orientations sur cette Action Catholique qui allait lui devenir chère comme « la prunelle de ses yeux », il faisait en même temps surgir, dans un petit pays voisin du nôtre, du cœur d'un admirable prêtre ému par la détresse des jeunes travailleurs, un mouvement de jeunesse ouvrière, qui allait devenir la J. O. C.

La rencontre se fit un jour entre le chanoine Cardijn et le grand Pape. Et celui-ci, émerveillé, laissa échapper de son cœur la phrase si lourde de sens : « La J. O. C. est un type achevé d'action catholique ». En cette œuvre, Pie XI retrouvait, mais implantés en pleine vie, les principes directeurs de tout son pontificat relativement à la place et à l'action des laïcs dans l'Eglise.

Il y a là pour nous une leçon.

Si la J. O. C. est un « type achevé d'Action Catholique », c'est d'elle qu'il faut s'inspirer, c'est vers elle qu'il faut regarder si l'on veut faire de l'authentique action catholique.

Or, si on la considère, on voit qu'elle est née toute entière dans la perspective d'une *spécialisation*.

Non pas parce qu'elle s'adressait à des jeunes. Sur ce point-là, bien d'autres groupements l'avaient devancée. Mais parce qu'elle avait délibérément fait un choix, et n'entendait grouper que la jeunesse salariée des bureaux, des ateliers et des usines. Cela, c'était le fait nouveau, qui, par extension, allait atteindre toutes les couches de la société. D'autres milieux eurent leur jeunesse. Et, après les jeunes, les adultes se mirent de la partie.

C'est que le chanoine Cardijn avait admirablement compris ce que nous avons évoqué dans nos entretiens précédents en parlant des milieux sociaux, de leur sens providentiel, de l'influence qu'ils exercent. Il était persuadé, et le reste plus que jamais après 20 ans d'expérience, qu'on ne ferait rien pour cette jeunesse ouvrière tant qu'on ne remettrait pas son sort entre ses propres mains. Elle avait des problèmes qui lui étaient si particuliers ! Elle avait, autant et plus que d'autres, tellement de difficultés à réaliser un idéal chrétien, et, par ailleurs, tant de richesses en son sein, que ç'aurait été dommage, vraiment, de ne pas lui faire confiance !

La hiérarchie le comprit. Non seulement elle autorisa et bénit la J. O. C. naissante, mais elle demanda que, progressivement, cette expérience fut étendue à tous les autres milieux sociaux.

N'y a-t-il pas là un progrès indéniable ?

Certains ne veulent y voir qu'une tactique momentanée, une recette permettant de mieux atteindre des milieux actuellement éloignés du prêtre, et rétifs à son influence. Ce serait singulièrement rapetisser la pensée de Pie XI. Pourquoi n'y pas voir, au contraire, un perfectionnement dans la vie de l'Eglise ? A mesure qu'un corps se développe, ses organes se différencient. Ainsi, l'Eglise, en avançant dans l'histoire, s'adapte mieux aux circonstances concrètes qui marquent la vie de ses enfants, répond mieux à leurs besoins. On dit « action catholique spécialisée », on pourrait tout aussi bien dire « action catholique adaptée ».

III. — *Des Lois de la spécialisation*

Mais ce qui pourrait porter le plus grand tort à la spécialisation, c'est de la comprendre d'une façon trop étroite. Une caricature peut être amusante : elle n'est pas un portrait. Or, il y a des manières de penser et de décrire la spécialisation qui sont des caricatures.

Ce qui importe, avant tout, c'est de trouver le milieu *dominant* sur lequel va s'établir la spécialisation.

Sera-ce la *profession ?* Non, car elle n'est pas le tout de la vie de l'homme, même si elle le marque profondément. Des essais ont été tentés pour une action catholique de fonctionnaires, de médecins, de journalistes, d'avocats, bien d'autres encore. A l'expérience, on s'est aperçu que les mouvements ainsi créés ne sortaient pas d'un cercle assez étroit de préoccupations qui lassait très vite leurs membres. Cela ne veut pas dire que journalistes, professeurs, ingénieurs n'aient pas à se rencontrer pour examiner ensemble les problèmes très particuliers que pose leur vie professionnelle, mais on ne bâtit pas un mouvement qui doit prendre en charge toute une existence d'hommes, sur des bases aussi étroites.

L'âge, alors, et le sexe ? Nous reviendrions ainsi à la formule traditionnelle des mouvements d'hommes, de femmes, de jeunes gens, de jeunes filles. Mais, précisément, l'histoire est là pour nous montrer qu'on n'a pu agir efficacement sur des jeunes, par exemple, que le jour où l'on a ajouté à ce qualificatif celui du *milieu social* auquel ils appartenaient. Et notre réserve serait plus grande encore en face de tentations visant à grouper uniquement des célibataires, ou des veuves. Groupes de spiritualité, peut-être : action catholique, non.

Soyons plus soumis à la leçon des faits. Dans notre pays (et combien d'autres nous regardent et cherchent à nous imiter) la spécialisation s'est orientée dans trois lignes bien caractéristiques : le milieu ouvrier ou *populaire*, les milieux *indépendants*, le milieu *rural*. A l'intérieur de ces milieux, mais non à côté d'eux, la spécialisation se prolonge. Jeunes gens et jeunes filles travaillent à part, les adultes se regroupant pour une action centrée normalement sur le foyer. De même, les nuances sociales jouent pour faire se retrouver les gens suivant une affinité que marque l'âge, ou la culture, ou le rang occupé dans la société.

Ainsi, spécialisation franche, pour être réaliste, mais pas émiettement. Vos prêtres n'y suffiraient plus, seraient-ils deux fois plus nombreux, s'il fallait vous suivre dans une action trop éparpillée ; et vous-mêmes perdriez le meilleur de votre dynamisme spirituel si vous vous enfermiez dans de petites chapelles, au lieu de vous ouvrir aux grands courants qui traversent notre monde.

* *

Pour une tâche apostolique plus efficace, l'outil s'est affiné. Celui qui voulait agir a précisé mieux le terrain où allait s'exercer cette action. Mais il faut maintenant retrouver l'ampleur nécessaire de la tâche à accomplir. A l'intérieur du milieu choisi, *tous* les problèmes doivent être soulevés, car c'est *toute la vie* qu'il s'agit de rendre chrétienne. De notre perspective apostolique, nous ne pouvons laisser échapper ni la vie professionnelle, ni la vie familiale, ni la vie civique. Que des syndicats se chargent de la première, des associations familiales de la seconde, et des partis de la troisième, c'est leur rôle, et leur droit strict. Mais du point de vue qui est le nôtre en action catholique, nous avons notre mot à dire, notre jugement à porter, notre action même à exercer, sur ces aspects de toute vie humaine.

C'est « tout l'Evangile » que nous voulons prêcher, mais pour qu'il pénètre et imprègne « toute la vie ».

LA SANCTIFICATION DE LA JOURNEE

XVII

Les Exercices de piété (suite)

La Visite au Saint-Sacrement

1. LES MOTIFS

Cet exercice de piété qu'il serait peut-être préférable de nommer, pour aller plus directement au cœur et le toucher davantage, la « visite à Jésus », s'impose dans la journée d'un chrétien. Il contribuera à l'entretenir dans les bonnes pensées, les pieux sentiments nés le matin dans son âme, et, s'il a communié, l'aidera à continuer, à parfaire l'action de grâces.

* *

Le motif principal qui doit nous engager à ces visites, c'est que Jésus lui-même les désire. Il reste prisonnier volontaire dans le Tabernacle pour nous attendre. Il n'a pas, comme les gens du monde, de jour ou d'heure de réception, il est à notre disposition tous les jours et tout le jour : notre heure est la sienne. Il nous reçoit, comme nous voulons, quand nous sommes prêts... Quelle condescendance !

Jésus ne souhaite rien tant que nos visites fréquentes et prolongées si nos occupations le permettent. Sans doute, il n'a pas dit : « Visitez-moi », comme il a dit : « Prenez et mangez ». Mais ne savons-nous pas combien il aimait, dans sa vie terrestre être avec les pauvres hommes. Il l'a affirmé en des paroles bien touchantes : « Là où je suis, là aussi se trouvera mon serviteur » ; « Venez tous à moi... » ; « Je vous prendrai avec moi, et où je serai vous serez aussi » ; « Demeurez en moi et moi en vous » ; « Ceux qui viennent à moi, je ne les repousserai pas » ; « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles » ; « Là où deux ou trois personnes seront assemblées en mon nom, je serai au milieu d'elles ».

Il veut donc notre compagnie ; et il a prouvé que ce n'était pas de sa part de simples mots. De temps en temps, il rechercha la solitude, pour prier. Mais, le plus souvent, il était au milieu des hommes. Pendant sa vie cachée, il est auprès de Marie et de Joseph ; à Nazareth, enfant, il fréquente, certainement, les petits de son âge ; et, plus tard, il s'entretient avec ses compatriotes, ses voisins, ses clients... Quand son heure fut venue, il sortit de son atelier et rassembla des foules avides de le voir, de l'entendre, de profiter de sa doctrine et de ses bienfaits. Il parcourait la Galilée, enseignant dans les synagogues, prêchant, et guérissant toutes les langueurs et toutes les maladies. Il était heureux quand un peuple nombreux venait à lui. Il accueillait, avec une joie qui parfois se faisait rayonnante, les pécheurs, les malades, les affligés, les petits enfants...

Aurait-il changé ? Non, certainement pas ! Il est toujours le même Dieu, avec le même cœur aimant et compatissant. Et c'est pour demeurer au milieu de nous qu'il reste « en prison ». Mais, le plus souvent, « il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas reconnu ». Serions-nous de ceux-là ? Mériterions-nous le reproche attristé de S. Jean-Baptiste à ses compatriotes : « Il est au milieu de vous, et vous ne le connaissez pas » ?

* *

Nous avons tellement besoin de lui !

Il est tellement le seul sur qui nous puissions compter et nous appuyer !

Que peuvent, en définitive, pour notre aide, surtout pour notre sanctification, les « pauvres fourmis humaines » qui s'agitent autour de nous ? Que peuvent-elles pour satisfaire nos plus grands besoins, qui sont ceux de notre cœur et ceux de notre âme ? Si peu ! Mais lui, il nous dit : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera ».

Nous avons soif d'amour. Et il nous dit : « Venez à moi, vous tous qui n'en pouvez plus, et je vous soulagerai... Je vous ai aimés comme mon Père m'a aimé... Je ne vous appelle plus mes serviteurs, mais mes amis... »

« A qui irions-nous, Seigneur ; vous seul avez les paroles de la vie éternelle ! » Tandis que les autres, même ceux en qui nous avions la plus absolue confiance, disparaissent, nous abandonnent ou nous trahissent, il reste, lui, dans son Tabernacle. Il nous est fidèle ; il est l'Ami.

* *

Nous avons besoin de pardon. Nous sommes des pécheurs, plus ou moins, mais sûrement. La grâce de Dieu — lumière et force — nous a été dispensée avec abondance : nous en avons abusé. A cause de cela, nous sommes plus coupables que beaucoup, qui ne savent pas, qui ignorent le bienfait de la prière et des sacrements.

Quand nous nous interrogeons, avouons-le : quelle pitié ! Nous ne sommes pas des criminels, sans doute ; tout de même, quels ravages ont fait les passions dans notre âme, — ce malheureux défaut dominant, que nous devrions combattre, et qui nous est si cher ! « O passions, qu'avez-vous fait de mon âme ? Je vois des heures terribles où je ne fus pas moi-même... des heures où les valets ont piétiné le maître... des heures où dans la demeure ravagée et souillée, l'infâme clamait son triomphe. Si le monde m'avait vu à ce moment-là, bien qu'il soit hypocrisie et mensonge — et précisément à cause de cela — il m'aurait montré du doigt, et je me serais abîmé dans la honte, et peut-être dans le désespoir » (Pierre l'Ermite).

Mais Jésus est là, au Tabernacle, pour nous pardonner. C'est lui qui a imaginé les paraboles rassurantes de la *Brebis égarée*, de la *Drachme perdue*, de l'*Enfant prodigue*. Je recueille avec soin les conclusions qu'il en tirait lui-même : « Il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence » ; — « Les anges de Dieu se réjouiront pour un seul pécheur repentant » ; — « Comme il était encore loin, son père le vit ; touché de compassion, il accourut, se jeta à son cou et le couvrit de baisers. »

Il a été si bon, Jésus, pour les pécheurs : pour la Samaritaine, Zachée, Madeleine, la femme adultère, Pierre, et le voleur crucifié avec lui !... Je l'entends : « Moi non plus, je ne vous condamnerai pas... Je ne suis pas venu appeler les justes mais les pécheurs... Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font... La paix soit avec vous » !

Il y a une prière qu'il n'exaucera jamais : celle de Pierre, à qui le trouble et l'émotion faisaient perdre la tête, après la première pêche miraculeuse, — et qui, d'ailleurs ne connaissait pas encore l'immense bonté du Maître — : « Seigneur, éloignez-vous de moi, car je ne suis qu'un pécheur. » C'est à ce moment-là, au contraire, que Jésus s'attacha Pierre pour toujours : « Ne crains point, désormais tu seras pêcheur d'hommes. »

Enfin, nous voudrions être forts. Il est inutile d'insister, une fois de plus, sur les combats que nous avons à soutenir pour assurer notre salut et notre sanctification. A qui irions-nous demander la force, le courage, la persévérance pour continuer la lutte jusqu'à la victoire, sinon à celui qui est le *Fort* par excellence. Nous le chantons souvent : *O salutaris Hostia..., da robur, fer auxilium.*

* *

« Mes petits enfants, disait le saint Curé d'Ars, quand vous entrez à l'église et que vous prenez de l'eau bénite, quand vous portez la main à votre front pour faire le signe de la croix, regardez le Tabernacle : N.-S. Jésus-Christ l'entr'ouvre au même moment, pour vous bénir. »

XVIII

2. LA MÉTHODE

Jésus reste là, dans le Tabernacle comme à la Table Sainte, pour être notre aide, notre consolateur, notre ami.

Demandons-nous dans ces quelques minutes de réflexion, comment nous devons nous comporter quand Notre-Seigneur nous reçoit sous son toit, afin que ces visites intimes, qui lui sont si douces, qu'il désire tant, nous soient, à nous, vraiment profitables.

Ne perdons pas de vue que c'est surtout l'Ami qu'il convient ici de voir en Jésus, puisque l'Eucharistie est, principalement, le sacrement d'Amour.

* *

On va chez son ami souvent, aussi souvent qu'on le peut, d'abord pour le saluer. Le salut qu'on doit à Dieu s'appelle *l'adoration*. Nous l'avons commencée par une génuflexion bien faite. Continuons-la pendant quelques instants, prosternés à notre place. On se plaint parfois de ne savoir que dire, en présence de Jésus. Mais pourquoi vouloir parler tout de suite ? Pourquoi ne pas faire, pour commencer, ainsi que ce brave homme d'Ars, dont on aime proposer l'exemple. « Ecoutez bien ça, mes enfants, disait le saint Curé, qui citait le trait : Il y avait un homme qui ne passait jamais devant l'église sans y entrer. Le matin, quand il allait au travail, le soir quand il en revenait, il laissait à la porte sa pelle et sa pioche, et il restait longtemps en adoration devant le Saint-Sacrement. Oh ! j'aimais bien ça !... Je lui ai demandé une fois ce qu'il disait à Notre-Seigneur, pendant les longues visites qu'il lui faisait. Savez-vous ce qu'il m'a répondu ? — Eh ! Monsieur le curé, je ne lui dis rien. Je l'avise et il m'avise... Que c'est beau, mes enfants, que c'est beau ! »

Considérer Jésus, avec complaisance, et mériter d'être regardé par lui avec joie : quoi de plus merveilleux ? Cela rappelle cet autre mot, semblable, quoique plus saintement passionné, d'une âme pieuse : « Je le dévore et il me dévore ! »

La petite lampe qui, nuit et jour, brûle devant le Saint-Sacrement, elle reste là, elle se consume. C'est tout ! Elle adore à sa manière... Etre là, comme elle devant le Tabernacle, laisser son cœur se consumer, comme elle, aux pieds de Notre-Seigneur : ne fît-on que cela, oh ! ce ne serait pas rien !... Jésus se montrerait sensible à cette démarche ; il nous en saurait gré. S'il réserve le ciel à ceux qui l'auront visité dans la personne des malheureux prisonniers, à combien plus forte raison quand le prisonnier c'est lui !

* *

Quand on a salué son ami, on *l'écoute*.

De son Tabernacle, Jésus parle à l'âme qui le visite. Il l'éclaire, prononce pour elle les mots qu'entendirent autrefois les gens de Judée : « Ne craignez point !... Je suis la voie, la vérité, la vie... Je suis la résurrection et la vie... Si vous saviez le don de Dieu !... Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme !... »

Jésus appelle l'âme, comme il appela les apôtres et tous les choisis : « Venez, suivez-moi... Si tu veux être parfait, vends tout ce que tu as, donnes-en le

produit aux pauvres, et suis-moi. » Suis-moi jusqu'au sacerdoce ou à la vie religieuse, ou à une vie chrétienne plus parfaite.

* *

On visite son ami pour lui *confier ses embarras et ses peines*. Et tout simplement, sans vaine recherche. Entre amis, on ne fait pas de phrases, comme la Sainte Vierge à Cana, quand elle se penchait à l'oreille de son Fils : « Ils n'ont plus de vin » ; comme les sœurs de Lazare, qui envoyaient dire au Maître : « Celui que vous aimez est malade. »

Jules Simon écrivait à un ami : « Dans votre dernière lettre, il n'y avait encore que du découragement. Mais, malheureux ! est-ce que vous n'avez pas une église au collège ? Tenez, l'année dernière, j'avais des moments à passer qui me font peur quand j'y songe. Voici ce que je faisais. J'allais à la petite tribune qui est au fond du dortoir d'en bas. J'y allais sans pouvoir ni pleurer, ni prier, rien. Je m'asseyais là. Et puis, comme c'était tranquille, comme il n'y avait pas de monde là, comme il y avait un crucifix et un tabernacle, au bout d'une heure, j'étais à prier. Je vous assure que, pas une fois, je ne m'en suis allé de là aussi malheureux que j'y étais venu. »

Et quand la tentation, de quelque nature qu'elle soit (contre la foi, contre la pureté, contre la charité...) se fait particulièrement terrible, ce n'est pas le moment de se replier sur soi-même. Non, non ! Rappelons-nous l'avertissement du Maître, ou plutôt son invitation : « Sans moi, vous ne pouvez rien. » C'est le moment, au contraire, de recourir, — de courir à lui. Les apôtres, sur la mer agitée, savaient où était le secours unique : « Seigneur, nous périssons, sauvez-nous ! » Et Jésus calma la tempête. Quand le vent des passions trouble la sérénité de notre âme, il n'y a pas d'autre moyen il faut aller à Notre-Seigneur, tout de suite : « Au secours, Père, ne me laissez pas succomber à la tentation. » La tranquillité reviendra.

* *

Quand on a l'avantage de posséder un ami puissant et bon, *on lui confie ceux à qui l'on s'intéresse*. Il arrivait à Mme Louise de France, devenue Carmélite, de passer des nuits entières devant le Saint-Sacrement. On s'inquiétait pour sa santé : « C'étaient les nuits de Versailles qui me fatiguaient, répondait-elle ; celles de Saint-Denis me soulagent. Et puis, je vous avouerai que, quand je suis devant Dieu, mes besoins se présentent en foule à mon esprit ; après les miens, je pense à ceux des autres ; des vivants, je passe aux morts, et je n'en puis finir. »

Nous n'avons pas le droit, en particulier, d'oublier les pauvres pécheurs, qui sont bien les plus besogneux de nos frères : les pécheurs de notre famille, de notre paroisse, du monde entier. Ste Bernadette les avait toujours présents au cœur. Imitons-la. « Pardon pour eux, Jésus !... *Parce, Domine, parce populo tuo*... Et convertissez-les ! »

* *

Si l'on aime vraiment Jésus, on ira plus loin. *On voudra le consoler à son tour*.

Oh ! qu'ils sont peu nombreux, ceux qui le comprennent ! L'Amour n'est pas aimé !... « Voyez ce tourbillon d'êtres humains sur les marchés, dans les foires, partout où il y a hausse ou baisse, un espoir quelconque de gain, une promesse quelconque de plaisir. Mais le Dieu qui est à deux pas, qui les appelle et les attend..., qui s'immole chaque jour pour leur salut, qui plaide leur cause déjà trop mauvaise et retient au-dessus de leur tête la main pesante de la justice céleste, ce Dieu de l'Eucharistie, le monde là ne lui donne pas une pensée, pas un souvenir, pas un acte d'amour... Trop souvent, la lampe veille solitaire devant l'autel... Toute la nuit, Jésus veille seul, et le jour, où sont ses courtisans, ses adorateurs, ses serviteurs ? Où sont au moins les solliciteurs, puisqu'il est la source de tous les biens ? En parcourant la nef silencieuse, nous trouverons peut-être quelque visiteur étranger, examinant les colonnes ou les vitraux... Mais la foule, où est-elle ? Partout, excepté dans le lieu saint ! » (R. P. Petitalot).

Il n'y a pas que l'indifférence, déjà si coupable, mais pire encore : les sacrilèges ! Non seulement ces forfaits horribles, commis, à l'heure actuelle, par les impies qui brisent les autels, saccagent les tabernacles, violent les ciboires et profanent les Saintes Espèces. Mais aussi ce crime, devant lequel ne reculent pas certains pécheurs : communier sans être en état de grâce...

Nous qui avons reçu une éducation chrétienne (faveur insigne), nous avons un devoir : réparer ces injures et ces offenses. « Combien un petit quart d'heure que nous dérobons à nos occupations, à quelques inutilités, disait le Curé d'Ars, pour venir le prier, le visiter, le consoler de toutes les injures qu'il reçoit, lui est agréable ! Lorsqu'il voit venir avec empressement les âmes pures, il leur sourit... Elles viennent avec cette simplicité qui lui plaît tant, lui demander pardon pour tous les pécheurs, des insultes de tant d'ingrats ».

* *

L'ami qui nous accueille chez lui est notre bienfaiteur. Nous profitons des grâces qu'il nous envoie, à longueur de journée, sans même nous en rendre suffisamment compte ; sans songer *à le remercier*.

Nous nous adressons à Jésus, quand nous avons besoin de son secours ; ensuite, la grâce accordée, nous oublions d'en exprimer notre gratitude. Pourtant, comme on l'a dit : « La reconnaissance est la vertu des âmes délicates. » Soyons de ces âmes-là, et non pas des ingrats !...

Ce qu'il attend de nous, plus que le reste, c'est notre amour — un amour vrai — qui ne se traduit pas seulement en paroles, mais qui passe à l'acte. Nous lui offrirons donc, comme présents agréables à son Cœur, notre volonté d'être plus chrétiennement fidèles au devoir de chaque jour, et notre résolution de vivre mieux désormais avec lui et pour lui.

Ainsi faites, avec régularité et ferveur, nos visites au Saint-Sacrement nous prépareront à la grande et interminable visite, où nous rencontrerons Jésus, non plus sous les voiles qui maintenant nous le cachent, mais tel qu'il est ; — non plus pour quelques minutes, mais pour l'éternité :

O Jésus, que je ne vois présent qu'à travers un voile
Que soit, je vous en prie, étanchée ma soif ardente :
Qu'un jour, contemplant à découvert votre visage,
Je jouisse éternellement de la vue de votre gloire !

PANEGYRIQUE DE LA B^se^ JEANNE DELANOUE [1]

LA DIGNITÉ DES PAUVRES DANS L'ÉGLISE

L'écho vibrait encore du fameux sermon que Bossuet avait, en 1659, prononcé dans la chapelle de la « Providence », en présence du « Père des pauvres », Vincent de Paul, arrivé au soir de sa vie, quand naquit, sept ans plus tard, le 28 juin 1666, Jeanne Delanoue, que ses contemporains appelèrent la « Mère des pauvres » comme ils appelèrent sa maison la « Providence ». Sa vie allait être le commentaire, l'illustration vivante du titre que Bossuet avait donné à son discours : l' « éminente dignité des pauvres dans l'Eglise ».

En quoi consiste-t-elle cette dignité ? et comment se manifeste-t-elle, très chères filles, dans la vie de la Mère, que vous vénérez aujourd'hui nimbée de la gloire des bienheureuses ? La voix du pauvre est la voix du Christ ; le corps du pauvre est le corps du Christ ; la vie du pauvre est la vie de ce Christ qui, de riche qu'il était, s'est fait pauvre, afin de nous faire riches par sa pauvreté (II Cor., VIII, 9).

I. — *La voix du pauvre est la voix du Christ*

La voix du pauvre, cette voix suppliante, pénètre jusqu'au fond du cœur comme une pointe acérée. Qui lui résiste sent bien, qu'il le veuille ou non, qu'il ferme l'oreille à la voix même du Christ.

Cette voix du Christ, par la bouche du mendiant, se fait entendre à tous, à chaque tournant de rue. Au cœur de certains, elle parle avec un accent plus tendre, plus pressant, doucement impérieux : « Donne-moi à boire » dit Jésus à la Samaritaine sur la margelle du puits de Jacob ; et sa demande d'un peu d'eau voile une demande plus intime, la demande d'un don de soi-même : c'est une vocation ; c'est, en même temps, l'offre du don de Dieu, de son eau vive qui jaillit pour la vie éternelle (Jo., IV, 14). Il est enfin des saints, des serviteurs de Dieu, à qui la voix, émue, adresse la parole décisive : « Va, vends tout ce que tu possèdes, distribue-le aux pauvres,... et suis-moi » (Mt., XIX, 21). Ainsi l'avait entendue le jeune mondain d'Assise, François, et sa vie en fut définitivement orientée, transfigurée. Ainsi l'entendit notre nouvelle bienheureuse.

Bien différente de ce qu'avait été sa pieuse mère, et plus préoccupée de ses intérêts temporels que de ceux de son âme, tout affairée aux gains de sa boutique qui s'ouvrait les dimanches et fêtes comme en semaine, Jeanne n'accueillait guère les pèlerins que pour le profit qu'elle en savait tirer. Quant aux pauvres qui s'aventuraient à frapper à sa porte, du plus loin qu'elle les apercevait, elle les écartait d'un mot dur : « Je n'ai pas de pain à vous donner. » Et voici que, un beau jour, dans un de ses bons moments, elle a hébergé pour quelques sous une pèlerine, Françoise Souchet. « Dieu — lui dit celle-ci, énigmatique — ne m'a envoyée cette première fois que pour apprendre les chemins. » De fait, elle revient. Cette femme, visiblement une ignorante, une miséreuse étrange, ne profère d'elle-même que des propos décousus, inintelligibles, salués du gros rire de la cantonade ; à d'autres instants, elle prend un ton majestueux pour exprimer avec une autorité péremptoire ce que « la voix » lui fait dire. Quelle voix donc ? La voix de Dieu qui parle par la bouche du pauvre.

Petit à petit, cette voix mystérieuse envahit plus pleinement le cœur de Jeanne, éveillant sa conscience. Elle écoute, elle répond et, tombant à genoux, elle interroge : « Est-ce donc, mon Dieu, par cette simple femme que vous voulez me faire entendre votre voix ? » Dès ce jour-là et par la suite, la voix se fait plus précise et plus pressante, la réponse plus docile. C'est l'appel au « chemin de la perfection » et Jeanne sent monter à ses lèvres l'invocation de Saul sur la route de Damas : « Seigneur, que voulez-vous donc que je fasse ? » (Act., IX, 5). Puis, c'est l'appel au dépouillement complet et de tout et d'elle-même aux pauvres. Elle continue d'obéir et elle vide ses armoires pour en porter tout le contenu aux indigents. Ce soir-là, au retour de la charitable expédition, elle entend, par la bouche de Françoise, la « voix » qui lui dit que l'aumône a apaisé tous les griefs de Dieu contre elle et que le voile de l'oubli est descendu sur son passé, le dérobant pour jamais aux regards du juste Juge.

A la Samaritaine Jésus avait dit : « Si tu savais le don de Dieu, si tu connaissais celui qui te demande à boire, c'est toi qui lui aurais demandé et c'est lui qui t'aurait donné de l'eau vive... cette eau qui jaillit pour la vie éternelle » (Jo., IV, 10, 14). Et Jeanne, dans une extase de trois jours et de trois nuits, l'une des plus merveilleuses qu'on lise dans l'histoire des Saints, boit à longs traits les délices de l'eau céleste. Quand elle reprend ses sens, le chemin de sa vie est tracé ; elle sait, elle voit clairement ce que le Seigneur attend d'elle : la charité envers les pauvres, l'effort vers la plus grande perfection par le complet détachement d'elle-même.

II. — *Le corps du pauvre est le corps du Christ*

Plus d'une fois, nous avons tous lu dans la légende dorée de la charité quelqu'un de ces récits merveilleux, où le Sauveur, secouru sous les traits du mendiant ou du lépreux qu'il avait empruntés, apparaissait ensuite dans l'éclat très doux de sa gloire. Symbole corporel d'une réalité spirituelle plus grande et plus belle encore.

Comme Jésus dans la nuit divine, l'ange du Seigneur avait envoyé les bergers à l'étable de Bethléem : « Vous y trouverez un petit enfant... couché dans une crèche » ; ainsi, sur la parole de la pauvre Françoise Souchet, messagère du Seigneur, Jeanne Delanoue était allée chercher, elle aussi, dans une étable, six pauvres petits enfants presque nus, grelottants, gisant à terre avec leurs parents, tous consumés par la misère et la maladie. De son mieux, elle nettoie et accommode le taudis ; elle y porte en abondance vivres et vêtements. Plusieurs fois par semaine, on peut la voir parcourir les quatre kilomètres qui séparent Saint-Florent de sa maison, courbée sous le poids d'un lourd panier. Les passants regardent avec surprise l'ancienne mercière, naguère un peu vaniteuse et fort avare, dans sa rude tâche de charité. Les uns admirent sa conversion et ils en bénissent Dieu ; d'autres la prennent pour une insensée ; d'autres enfin sourient, un peu sceptiques, et attendent de voir combien de temps elle persévérera

[1] Discours adressé par S. S. Pie XII, le 10 novembre 1947, aux pèlerins venus assister à la béatification (*Acta Ap. Sed.*, 28 janvier 1948, p. 36-40).

dans son beau zèle, un feu de paille croient-ils. Et à ceux qui lui demandent, intéressés ou narquois, où elle va en telle hâte et si pesamment chargée, Jeanne répond : « Habiller et nourrir mes petits Jésus. » On haussait les épaules et l'on passait sans comprendre. Jeanne, elle, avait compris ; elle était dans la vérité. Aucune inclination spéciale, avouait-elle plus tard, ne la portait à secourir les indigents, ni à s'intéresser à leurs misères. « Mais lorsque j'entends Jésus-Christ dire dans l'Evangile : Tout ce que vous avez fait au moindre de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait, je tremble de mériter ce reproche au dernier jour : J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger... Voilà ce qui me porte à tout ce que j'entreprends, à tout ce que je fais. »

Ce qu'elle fait ? Mais c'est tout ce que ferait quiconque saurait voir dans le pauvre, comme elle l'y voyait elle-même, Jésus-Christ. Elle le traite, quel qu'il soit, comme elle eût traité Jésus-Christ en personne, avec le même empressement dévoué, la même délicatesse raffinée, la même vénération respectueuse.

Pour la même raison, rien ne l'arrête, si grand que soit le nombre de ceux qui se présentent, si grande que soit l'étendue de leur détresse, l'immensité de leurs besoins. C'est Jésus et, parce que c'est Jésus, il ne peut jamais être question de l'éconduire, il doit toujours trouver tout prêts le vivre et le couvert, on doit toujours avoir place pour lui. On se serrera, on agrandira, on bâtira, on s'endettera, qu'importe : « Mon Dieu, disait-elle, ce sont vos dettes ; vous les acquitterez quand bon vous semblera. » Et le Père infiniment riche du divin Pauvre payait toujours les dettes contractées par son Fils. Des secours imprévus arrivent du dehors, à point nommé ; les obstacles les plus insurmontables tombent d'eux-mêmes ; le pain, l'étoffe, l'argent se multiplient entre ses doigts. Comment suffire à sa tâche sans cesse grandissante : elle n'a que ses deux bras ; de vaillantes compagnes lui apportent les leurs, et voici un nouvel Institut religieux que bientôt l'autorité ecclésiastique approuve et que le peuple appelle spontanément la *Providence* et, sans beaucoup tarder, la *Grande-Providence*.

A la mort de Jeanne Delanoue, la Congrégation de Sainte-Anne de la Providence avait déjà pris un développement considérable. Sur elle, comme sur toutes les familles religieuses, la bourrasque révolutionnaire a passé, mais sans la détruire. Depuis, le zèle et la charité ont dû faire front sans relâche aux épreuves multiples et variées, conséquences des persécutions, des guerres, des crises de toutes sortes ; et néanmoins, continuant saintement et développant l'œuvre de votre Mère, vous travaillez dans un grand nombre de maisons, toujours, comme elle, au service des pauvres.

III. — *La vie du pauvre est la vie du Christ*

L'identification du Christ avec le pauvre, telle que Nous venons de la dire et de l'admirer, n'est encore qu'une identification morale : elle fait du pauvre le représentant favori et qualifié de Dieu, en sorte que Dieu considère comme fait à lui ce qu'on aura fait pour le pauvre. Cela ne pouvait suffire à son amour de prédilection. Il a voulu réaliser une identification parfaite, réelle, complète, poussée jusqu'à l'extrême, jusqu'à l'identification physique. Il s'est donc fait homme, il s'est fait chair pour habiter parmi nous, mais il s'est fait pauvre pour prendre sur lui toutes les misères de la pauvreté, *ut misericors fieret* (Héb., II, 17 ; IV, 15). Et il l'a fait en plénitude, afin que sa vie fût par excellence la vie du pauvre, et que tout pauvre, sûr, dans les souffrances, les angoisses, les humiliations de la pauvreté, d'être compris de lui, apprît à chercher et à trouver près de lui consolation, secours et exemple.

Il sait, par expérience, ce que c'est que d'avoir froid, de n'avoir pas une pierre où reposer la tête, ce que c'est que d'avoir faim et soif, ce que c'est que de voir ses humbles vêtements partagés et tirés au sort sous ses yeux, et de mourir, nu, avec pour lit une croix raboteuse, étant né dans une crèche, dont le bois rugueux n'était adouci que par une poignée de foin.

Eminente dignité des pauvres, enviée, semblerait-il, par Dieu, qui s'en est voulu parer. Cette dignité Jeanne Delanoue, dès avant de la comprendre en son esprit, l'avait déjà devinée, pressentie et, la voyant ambitionnée par Jésus, elle l'a ambitionnée aussi pour elle. Tel est le secret de sa vie d'une effrayante austérité.

Le pauvre a faim ; elle ne mange que trois fois par semaine. Le pauvre reçoit les déchets de la table des riches (cf. Luc, XVI, 21) ; elle mange les débris de pain laissés par les pauvres et la viande avariée que l'un d'eux n'avait pas le courage de mettre à la bouche. Le pauvre est mal vêtu et ses guenilles ne sont pas entretenues ; elle s'affuble de haillons répugnants et ne modère cette mortification que par obéissance. Le pauvre est humilié de laisser voir ses misérables habits ; elle paraît à l'église, malgré les révoltes de sa nature, dans le plus étrange accoutrement. Le pauvre est mal logé et dort sur un grabat ; elle repose quelques courtes heures, toute habillée, assise sur une chaise et la tête appuyée contre le mur, ou se blottit dans un coffre étroit, où n'eût pu s'étendre un enfant et qu'elle appelle sa crèche. Le pauvre mendie ; elle décide d'en faire l'épreuve pour connaître la peine que connaissent les pauvres honteux.

Comme tout cela est loin des pensées du monde ! et comme le monde a besoin du spectacle de ces saintes folies pour apprendre et goûter la vraie sagesse, tout au moins pour entrevoir, dans sa splendeur surnaturelle, l'éminente dignité du pauvre et de la pauvreté, qui lui fait horreur pour lui-même !

* *

Quant à vous, filles d'une telle Mère, que pouvons-Nous lui demander pour vous ? Que la puissance de son intercession sur le cœur de Dieu, que la puissance de son exemple sur vos cœurs, vous obtienne d'être remplies de son esprit, héritières de sa sollicitude pour les pauvres, de son amour envers Dieu, qui s'est fait pauvre pour notre amour. C'est avec ce souhait et dans cette confiance que Nous vous donnons paternellement, à vous, à votre Institut, à tous ceux qui vous sont chers, à vos chers pauvres surtout, Notre Bénédiction Apostolique.

CAUSERIES LITURGIQUES

XIX

LES FÊTES SECONDAIRES DE JÉSUS-CHRIST APRÈS LA PENTECÔTE [1]

I. — Le Cœur Eucharistique

Le plus beau témoignage d'amour que le Cœur très aimant de Jésus ait pu donner aux hommes, c'est très certainement, après le don de sa vie sur la croix, le don de son corps sacré dans l'Eucharistie. « Ayant aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin » (Jo., XVI, 1). Nous ne devons donc pas nous étonner que des âmes pieuses aient cherché à mettre en relief cet aspect si consolant de l'amour de Jésus pour les chrétiens.

I

La liturgie catholique a néanmoins éprouvé quelque difficulté à accueillir la fête du Cœur eucharistique. Cette dévotion a pris naissance en France vers le milieu du XIXe siècle. Mais l'approbation de Rome ne lui fut donnée d'une manière définitive que sous le pontificat de Benoît XV (9 novembre 1921). La fête du *Cœur eucharistique de Jésus* était concédée à l'Eglise universelle, pour le jeudi après l'octave du Saint-Sacrement.

Il avait fallu, entre temps, préciser et justifier l'objet de ce culte nouveau. L'expression « Cœur eucharistique » peut, en effet, avoir deux sens et signifier soit *Cœur de Jésus, présent dans la Sainte Eucharistie* ou bien *Cœur de Jésus à qui nous devons le bienfait de l'Eucharistie*. Le premier sens pouvait renfermer quelque équivoque : c'est le corps tout entier, c'est toute la personne de Jésus-Christ qui sont contenus dans l'hostie consacrée. Aussi les premiers emblèmes de la dévotion, présentant un Cœur *dans* l'hostie furent nettement désapprouvés par un décret du Saint-Office (3 juin 1891). Le culte du Sacré-Cœur dans l'eucharistie, affirmait le document romain, n'est pas plus parfait par le culte de l'eucharistie ni différent de celui du Sacré-Cœur. La nouvelle dévotion manquait donc d'objet ou du moins était inutile.

Le second sens s'expliquait beaucoup mieux. La dévotion au Cœur Eucharistique n'était plus qu' « une spéciale vénération rendue à un acte de suprême amour par lequel le Cœur très aimant de Jésus institua l'adorable sacrement de l'eucharistie. » La présence réelle, l'immolation mystique, la donation de Jésus à l'âme du communiant, célébrées dans le culte du Saint-Sacrement, constituent ensemble l'un des plus grands bienfaits, sinon le plus grand, que la dévotion au Sacré-Cœur puisse rapporter à notre Sauveur. C'est sous cette forme et avec cet objet que la dévotion au Cœur Eucharistique fut approuvée par Benoît XV, après de longs atermoiements.

II

La fête est du rite double-majeur et s'encadre fort naturellement dans la liturgie de l'octave privilégiée de la fête du Sacré-Cœur. L'office est composé de manière à mettre en relief le don incomparable de la Sainte Eucharistie. L'invitation des matines résume en quelques mots tout l'objet de la fête : « Venez, adorons le Cœur de Jésus, nous donnant la très sainte Eucharistie ! » L'épître de la messe est la même qu'à la fête du Sacré-Cœur. Ce sont les paroles de S. Paul aux Ephésiens, s'efforçant de leur faire comprendre la profondeur et l'étendue de l'amour du Christ (voir *Ami* Prédication 1947, p. 335).

Quant à l'évangile, il débute par ces paroles suggestives que S. Luc met dans la bouche du Christ, au moment où il va réaliser le mystère de la Cène : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous avant de souffrir » (XII, 15). Puis, c'est le récit de l'institution.

L'oraison de l'office nous rappelle les fruits à retirer d'une dévotion, où l'amour et la reconnaissance doivent tenir tant de place : « Seigneur Jésus-Christ, qui, répandant les richesses de votre amour envers les hommes, avez institué le sacrement de l'eucharistie, accordez-nous, nous vous en supplions, que nous puissions aimer votre Cœur très aimant et que nous devenions dignes d'user toujours d'un si grand sacrement. »

* *

Au Congrès eucharistique d'Amsterdam (août 1924), on a rappelé que le Maître du Sacré-Palais avait nommé la dévotion au Cœur Eucharistique de Jésus « le couronnement de la dévotion au Sacré-Cœur » et le cardinal Amette, archevêque de Paris, « l'efflorescence de la dévotion au Sacré-Cœur ». Rien n'est plus exact. L'eucharistie, étant le meilleur don que Jésus eût pu nous faire de lui-même jusqu'à la fin des temps, notre amour et notre reconnaissance envers « ce Cœur qui a tant aimé les hommes » n'atteindraient pas leur perfection dernière s'ils n'étaient couronnés par la pensée de la Sainte Eucharistie.

XX

LES FÊTES SECONDAIRES DE JÉSUS-CHRIST APRÈS LA PENTECÔTE *(suite)*

II. — Fêtes du Précieux-Sang et de la Transfiguration

Dans notre causerie d'aujourd'hui, nous méditerons quelques instants sur deux fêtes qu'il n'est pas permis à un bon chrétien d'ignorer : la fête du *Précieux-Sang* fixée aujourd'hui au 1er juillet ; la fête de la *Transfiguration*, célébrée le 6 août. L'une et l'autre, en effet, comportent des leçons fort utiles pour la vie spirituelle.

I

On pourrait croire que la fête du *Précieux-Sang* est, si l'on peut s'exprimer ainsi, la « réplique » de la fête du Saint-Sacrement, du « Corps du Seigneur ». Etait-ce là la pensée qui avait fait célébrer, en certaines églises d'Espagne, au XVIe siècle, une fête « du Sang du Christ » ? La chose n'est pas sûre. Ce qui est certain, c'est que la fête actuelle du Précieux-Sang fut instituée par Pie IX, par le décret *Redempti sumus* du 10 août 1849, en action de grâces de la reconquête de Rome par l'armée française au début de juillet 1849. On sait que Pie IX, dans la nuit du 24 novembre 1848, avait dû s'enfuir de Rome, tombée aux mains des révolutionnaires. La république avait été proclamée par ceux-ci, le 9 février suivant et le pape, par son secrétaire d'Etat, avait demandé aux nations catholiques d'intervenir. L'Autriche réoccupa rapidement le territoire des Légations et les Marches et la France, pour ne pas laisser l'Autriche présider en maîtresse aux destinées de l'Italie, s'em-

[1] Suite de l'*Ami* (Prédication), 1947, p. 343.